



Nicolas Bouvier ou la réinvention du voyage en Orient au XXe siècle

Sarga Moussa

► To cite this version:

Sarga Moussa. Nicolas Bouvier ou la réinvention du voyage en Orient au XXe siècle. Mehmet Emin Özcan. *Le Voyage et l'Orient*, Jul 2003, Ankara, Turquie. Ankara Üniversitesi Basimevi, p. 164-176, 2004. <halshs-00257255>

HAL Id: halshs-00257255

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00257255>

Submitted on 18 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Nicolas Bouvier ou la réinvention du voyage en Orient au XX^e siècle

Nicolas Bouvier, mort à Genève, sa ville natale, en 1998, fit entre 1953 et 1956 un immense périple à travers l'Asie. Parti dans une petite Fiat avec son ami le peintre Thierry Vernet, il traversa la Serbie, la Macédoine, la Turquie, l'Iran, pour aboutir – provisoirement – en Afghanistan. C'est l'itinéraire raconté dans *L'Usage du monde*, son premier ouvrage, paru en 1963, et considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature de voyage du XX^e siècle. *Le Poisson-Scorpion*, qui narre la suite du même voyage, c'est-à-dire un séjour à Ceylan (aujourd'hui Sri Lanka), ne sera publié qu'en 1981. Ce sont ces deux récits qu'on voudrait examiner ici.

Contrairement à l'habitude, je mettrai ces textes en relation avec une certaine tradition du nomadisme littéraire. Je montrerai ensuite en quoi Bouvier tente, à travers une volontaire « retraite » du *moi*, de mettre à distance l'orientalisme des voyageurs du XIX^e siècle. Enfin, je proposerai de lire cette quête de l'altérité comme un manière, pour Bouvier, de refonder son identité, et du même coup son rapport de voyageur occidental à l'Orient.

I. Ancêtres nomades

Il existe bien sûr des voyageurs depuis l'Antiquité. Mais le père de la littérature de voyage au sens moderne du terme est incontestablement Marco Polo, pour qui la curiosité, l'attrait de l'ailleurs, la « soif de l'Autre », pour reprendre une formule de Wolfzettel¹, apparaît comme une composante essentielle de la *Description du monde*, le récit de son voyage en Orient, rédigé à la toute fin du XIII^e siècle. Or le titre même du récit de Bouvier, *L'Usage du monde*, semble faire écho à celui de Polo. Il y a là, assurément, un clin d'œil². Pourtant, la situation respective des deux voyageurs n'est pas superposable. Si le marchand vénitien veut *décrire* le monde, c'est qu'il est mû par un désir de connaissance lié à des objectifs commerciaux. Rien de tel chez le voyageur genevois : aucune ambition économique, ni, d'ailleurs,

¹ Friedrich Wolfzettel, *Le Discours du voyageur*, Paris, PUF, 1996, p. 21.

² Dans « Les Chemins du Halla-san ou *The old shitrack again* », Bouvier évoquera explicitement, dans les années 1970, la figure de Marco Polo, mais pour insister sur le fait que la coupure entre Orient et Occident serait artificielle, et que le voyageur vénitien serait lui-même le produit d'un « imaginaire eurasiatique » très ancien (*Journal d'Aran et autres lieux*, Paris, Payot et Rivages, 2001, p. 112). C'est là une interprétation originale, provocatrice, même, et qui mériterait certainement une discussion approfondie. Il me semble toutefois qu'à l'époque du premier voyage en Orient de Bouvier, c'est-à-dire dans les années 1950, c'est le sentiment de la différence qui prime chez le voyageur genevois, – une différence dont l'Occident fait les frais. Merci à David Scott d'avoir attiré mon attention sur ce point.

politique, diplomatique ou religieuse, mais plutôt une « morale » du voyage³, une manière de se connaître soi-même à travers l'autre, de se laisser *user* au contact du monde.

Notons d'emblée que Bouvier refuse l'idée d'un sujet totalement maître de l'espace qu'il parcourt. L'attitude qu'il défend est plutôt celle du nomade soumis aux aléas de la route et du temps⁴, celle de l'individu *voyagé*, comme on a pu dire que le sujet *est parlé* par une langue qui lui préexiste. En ce sens, on peut dire qu'il appartient à une famille d'écrivains unie par un même désir de *nomadisme*, c'est-à-dire à la fois par un goût prononcé du voyage et par la volonté de se déplacer aussi librement que possible, sans contrainte de guide, d'horaire ni d'itinéraire. Montaigne, dont Bouvier dit qu'il avait emporté dans sa valise une traduction anglaise des *Essais*⁵, en est sans doute le représentant emblématique. On connaît son intérêt pour les voyages contemporains au Brésil, notamment à travers son essai « Des Cannibales ». On se souvient également de sa passion pour le mouvement, érigée en philosophie : « Je ne peints pas l'estre. Je peints le passage » (*Essais*, III, 2). On connaît moins le journal de son voyage en Suisse et en Italie, lequel contient pourtant des réflexions novatrices sur une manière de voyager en dehors des chemins battus. Son secrétaire, qui a rédigé une partie de ce journal, écrit ainsi à propos de Montaigne :

« Je crois à la vérité que, s'il eût été seul avec les siens, il fût allé plutôt à Cracovie ou vers la Grèce par terre, que de prendre le tour vers l'Italie ; [...]. Quand on se plaignait à lui de ce qu'il conduisait souvent la troupe par chemins divers et contrées, revenant souvent bien près d'où il était parti [...], il répondait qu'il n'allait, quant à lui, en nul lieu que là où il se trouvait, et qu'il ne pouvait faillir ni tordre sa voie, n'ayant nul projet que de se promener par des lieux inconnus. »⁶

Montaigne est-il un cas isolé ? Oui, à son époque, mais on a redécouvert, assez récemment, une tradition dite du « voyage amusant », ou encore du « voyage littéraire », qu'on fait débiter avec le *Voyage* de Chapelle et Bachaumont (1663), et qui se prolonge jusqu'à la Révolution française⁷. Il s'agit d'un itinéraire volontairement capricieux, dans les

³ Voir Daniel Maggetti, « Nicolas Bouvier, voyageur et moraliste », dans *Versants*, 20, 1991, p. 83-91.

⁴ Dans *Le Dehors et le dedans*, un beau recueil de poèmes qui renvoient à l'expérience orientale de Bouvier, ce dernier écrit ainsi : « Tu consultes la carte / pour voir où t'a mené la dérive du voyage » (Genève, Zoé, 1997, p. 26).

⁵ Nicolas Bouvier, *Le Poisson-Scorpion*, Lausanne, Éditions 24 Heures, 1990, p. 28-29.

⁶ Michel de Montaigne, *Journal de voyage*, éd. Fausta Garavini, Paris, Gallimard, coll. Folio, 1983, p. 153-154.

⁷ Voir Michel Bideaux, « Le voyage littéraire : genèse d'un genre », in *Littérales*, 7, 1990, prés. de Marie-Christine Gomez-Géraud. Plus récemment, Jean-Daniel Candaux (en historien)

provinces françaises, narré sur un mode léger et humoristique. Le voyage en Limousin de La Fontaine, écrit sous forme de lettres à sa femme, appartient à cette même tradition narrative qui valorise la *digression*⁸, – un mot dont l'étymologie renvoie elle-même à la marche (lat. *digredi* : s'éloigner).

Au XVIII^e siècle, c'est Rousseau qui incarne sans doute le mieux ce goût du nomadisme. Il n'a pas écrit de récit de voyage, mais on sait qu'il a parcouru des centaines de kilomètres à travers l'Europe, en Suisse, en Italie, en France. Il parle d'ailleurs lui-même, dans les *Confessions*, de sa « manie ambulante »⁹, condition nécessaire, pour lui, aussi bien à la méditation qu'à la rêverie, laquelle permet ainsi de se projeter dans l'ailleurs, imaginaire ou réel. Bouvier, dans son « Éloge de la Suisse nomade », fait figurer en bonne place son illustre prédécesseur à l'intérieur de cette « tradition vagabonde »¹⁰.

On pourrait bien sûr prolonger cette liste d'écrivains-voyageurs aux XIX^e et XX^e siècles. Il faudrait ainsi évoquer Nerval, dont les voyages en Europe et en Orient reposent fréquemment sur le refus des itinéraires trop bien balisés, auxquels il préfère les chemins de traverse, les « caprices et zigzags », comme dit son ami Gautier. Dans la lignée des Suisses voyageurs, il faut aussi mentionner Blaise Cendrars, dont Bouvier affirme, dans *La Chambre rouge*, qu'il possédait, avec quelques autres, « les œuvres presque complètes »¹¹. Ce qui unit ces différents auteurs n'est bien sûr pas seulement une sorte de bougeotte toujours un peu suspecte. L'appel de l'ailleurs relève pour eux d'un choix existentiel, qui se traduit par ce que Kenneth White appelle une « littérature des limites »¹². L'expression est d'ailleurs un peu trompeuse, car elle joue sur un double sens qui n'a pas toujours lieu d'être (ce n'est pas parce qu'on parle de voyage qu'on s'appelle toujours Rimbaud !). Mais elle est pertinente dans le cas de Bouvier, au moins en ceci que sa *démarche* est celle d'un être qui accepte de sortir de soi-même pour se transformer au contact du monde qu'il parcourt, fût-ce au prix d'une perte de ses propres repères.

et Jean-Michel Racault (en poéticien) ont fait le point sur cette question (*Poésie et Voyage*, éd. Sophie Linon-Chipon, Véronique Magri-Mourgues et Sarga Moussa, introd. de François Moureau, La Napoule, Éd. La Mancha, 2002, p. 49 et suiv.). Daniel Sangsue, de son côté, propose, de manière convaincante, de mettre ce genre mineur en relation avec des écrivains du XIX^e siècle comme Nodier ou Gautier (« Le récit de voyage humoristique (XVII^e-XIX^e siècles) », in *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, juillet-août 2001, pp. 1139-1162).

⁸ « Pardonnez-moi cette petite digression... » (À Limoges, 12 septembre 1663, dans Jean de La Fontaine, *Œuvres complètes*, éd. Jean Marmier, Paris, Seuil, 1965, p. 27).

⁹ Jean-Jacques Rousseau, *Œuvres complètes*, sous la dir. de Bernard Gagnebin et de Marcel Raymond, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, t. I (1959), p. 54.

¹⁰ Nicolas Bouvier, *L'Échappée belle*, Genève, Métropolis, 2000, p. 16.

¹¹ Nicolas Bouvier, *La Chambre rouge et autre texte*, Genève, Métropolis, 1998, p. 9.

¹² Kenneth White, « Petit album nomade », in *Pour une littérature voyageuse*, ouvrage collectif, Bruxelles, Éd. Complexe, 1996, p. 174.

Bouvier raconte, dans *L'Usage du monde*, un voyage en Orient, – mais son récit est assez différent de ceux de Tavernier et de Chardin, deux illustres prédécesseurs dont les objectifs commerciaux et diplomatiques, au XVII^e siècle, impliquaient des séjours dans des capitales comme Constantinople et Ispahan. L'Orient de Bouvier, qui privilégie les *marges*, est également différent de celui des voyageurs romantiques, qui ont mis le genre à l'honneur. De *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811) de Chateaubriand au premier guide Joanne de l'Orient (1861), le parcours du bassin oriental de la Méditerranée est de plus en plus codifié. Sans doute y a-t-il des imprévus, des moments de contrariété, voire de vraies catastrophes qui obligent le voyageur à modifier ses projets. Ainsi, lorsque Lamartine apprend la détérioration de la santé de sa fille, restée à Beyrouth, il renonce à se rendre en Égypte et revient directement de Terre sainte au Liban. Mais Julia mourra de la tuberculose, en décembre 1832. Après la Grèce, les Échelles de la côte syrienne et la Palestine, le poète visitera encore Damas, Palmyre, Constantinople. Il décline toutes les étapes d'un périple méditerranéen qui relève à la fois du pèlerinage et du voyage culturel, avec en outre une ambition politique affirmée à plusieurs reprises dans son *Voyage en Orient* (1835)¹³.

On observera que Bouvier s'écarte sur plusieurs points de ses prédécesseurs. Son voyage, d'abord, n'est ni un retour aux sources religieuses de la culture européenne, ni un « grand tour » des sites archéologiques méditerranéens. Il n'a rien non plus d'une « boucle » rassurante, ni d'une parenthèse nomade au milieu d'une vie fondamentalement sédentaire. C'est au contraire le début d'une nouvelle vie, une manière, peut-être, de rompre avec le train-train quotidien d'une vie bourgeoise, dans un petit pays lui-même particulièrement connu pour sa *stabilité*. Plus précisément, pour ce fils de bonne famille genevoise ayant baigné dans une « éducation huguenote qui vaut presque une hémiplegie », comme dit plaisamment le narrateur du *Poisson-Scorpion*¹⁴, le voyage est une respiration, c'est-à-dire la vie même. Loin de consulter sans cesse sa montre, cet Helvète atypique prend le temps de s'arrêter, de s'incruster, même, dans un monde nouveau qui l'enchanté par cela seul qu'il est *autre*, presque lavé du regard des voyageurs, au sortir de la Seconde Guerre mondiale. Écoutons les dernières lignes de l'Avant-propos, dans *L'Usage du monde* :

« J'étais dans un café de la banlieue de Zagreb, pas pressé, un vin blanc-siphon devant moi. Je regardais tomber le soir, se vider une usine, passer un enterrement – pieds nus, fichus noirs et croix de

¹³ Pour une mise en perspective du texte de Lamartine, voir Sarga Moussa, *La Relation orientale. Enquête sur la communication dans les récits de voyage en Orient (1811-1861)*, Paris, Klincksieck, 1995, chap. 5.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 35.

laiton. Deux geais se querellaient dans le feuillage d'un tilleul. Couvert de poussière, un piment à demi rongé dans la main droite, j'écoutais au fond de moi la journée s'effondrer joyeusement comme une falaise. »¹⁵

Prose admirable, dont chaque mot pourrait être commenté. Notons d'abord que le voyageur se trouve non au centre d'une grande ville (la capitale de la Croatie), mais en « banlieue », dans une position excentrée dont, loin de souffrir, il jouit pleinement. Dans une sorte de rêverie rousseauiste hors-patrie, Bouvier ne se contente pas de décrire le spectacle, à la fois urbain et campagnard, qui l'entoure : il se donne à voir comme un élément matériel de la réalité même, comme une *matière* fragile destinée à disparaître. Sans doute faut-il deviner un souvenir de l'Ecclésiaste (12, 9) dans cette image du voyageur couvert de poussière¹⁶. Mais, pour Bouvier, tout n'est pas que « vanité ». Ou plus exactement, le caractère éphémère de l'existence humaine est accepté, mieux, il procure un apaisement profond, dans une sorte de symbiose entre un sujet qui, d'emblée, se donne comme *effondré* (la métaphore de la falaise), et un monde traversé par les signes de la mort (l'enterrement), de la désagrégation (le piment rongé) et du conflit (les geais querelleurs).

Avons-nous affaire à une forme de néo-stoïcisme ? Plus que de simple acceptation du destin, il faut plutôt parler, dans le cas de Bouvier, d'une philosophie de la perte, non au sens d'une pulsion morbide, mais au sens d'une quête de soi-même en harmonie avec le monde. Fallait-il pour cela passer des années en voyage, demandera-t-on ? Oui, sans doute, car le voyage – le vrai – est précisément *usure*, frottement à la fois intellectuel et physique de l'être au contact d'une réalité étrangère.

II. Usure du moi

Dans l'Avant-propos de *L'Usage du monde*, on lit ces phrases, souvent citées :

« Un voyage se passe de motifs. Il ne tarde pas à prouver qu'il se suffit à lui-même. On croit qu'on va faire un voyage, mais bientôt c'est le voyage qui vous fait, ou vous défait. »¹⁷

¹⁵ N. Bouvier, *L'Usage du monde*, Paris, La Découverte, 1985, p. 10.

¹⁶ On sait à quel point l'héritage protestant, surtout du côté maternel, a joué un rôle important dans son éducation ; voir N. Bouvier, *Routes et déroutés*, entretiens avec Irène Lichtenstein-Fall, Genève, Métropolis, 1992, p. 25 et suiv.

¹⁷ N. Bouvier, *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 10.

Le renversement n'est pas que rhétorique, et le jeu de mots sur *faire/défaire* est lourd d'implications. L'Européen moderne croit à la toute-puissance de la raison. Il pense pouvoir maîtriser le temps et l'espace, et, corollairement, soumettre la nature à sa volonté. Qu'à cela ne tienne ! Un voyage en Orient, dans un climat moins doux que celui de la modérée Helvétie, et où d'autres philosophies que celle du triomphe de la réussite individuelle ont cours, se chargera de lui faire perdre de sa superbe et de lui apprendre les limites de son *action*. Être *défait* par le voyage, c'est à la fois être déconstruit et perdre une bataille. À toute une conception traditionnelle du voyage comme bonification du *moi* et accroissement des connaissances (« les voyages forment la jeunesse »), Bouvier oppose un *désapprentissage*, une sorte de réduction volontaire du sujet voyageur ramené à ses justes proportions.

La même idée se retrouve d'ailleurs dans *Le Poisson-Scorpion*, avec un champ sémantique différent et plus riche : « On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël, mais pour que la route vous plume... »¹⁸ On reviendra tout à l'heure sur la notion d'*exotisme*. Notons simplement, pour le moment, cette morale viatique fondée sur l'idée d'*épreuve* et de *dépouillement*, – un dépouillement qui va jusqu'à la perte d'une partie de son propre corps, comme s'il fallait perdre son *plumage* pour avoir le droit de prendre la *plume* : méfiance, toute protestante, à l'égard d'une beauté peut-être trop voyante, toujours soupçonnée d'être trompeuse.

Dans *Routes et déroutes*, un livre d'entretiens dont le titre même est encore une variation sur le thème du voyage comme défaite du *moi*, Bouvier écrit, à propos de ce séjour de neuf mois à Ceylan : « J'ai vécu l'envahissement de la raison par la déraison. »¹⁹ Une sorte de gestation négative, en somme. Hanté par « cette défaite, cette débandade, cette déconfiture, cette perte progressive du contrôle de soi »²⁰, il ne lui faudra pas moins d'un quart de siècle pour exorciser ses fantômes en publiant *Le Poisson-Scorpion*. Pourquoi ce souvenir manifestement traumatique ? Affaibli par la maladie, le voyageur se serait « enlisé »²¹ dans une île à la fois séduisante et captatrice, tel un nouvel Ulysse chez Calypso.

D'autres raisons biographiques, évoquées avec pudeur, peuvent avoir conduit d'un sentiment de solitude à un état de dépression voisin de la folie. Le narrateur raconte ainsi l'expérience de la perte de l'être aimé : « J'étais parti trop loin et trop longtemps. Tout ce que j'avais pu lui écrire ne m'avait pas empêché de devenir une ombre », avoue-t-il dans un moment de découragement rétrospectif²². Quoi qu'il en soit, ce très beau récit de voyage

¹⁸ N. Bouvier, *Le Poisson-Scorpion*, *op. cit.*, p. 40.

¹⁹ N. Bouvier, *Routes et déroutes*, *op. cit.*, p. 135.

²⁰ *Ibid.*, p. 132.

²¹ *Ibid.*

²² N. Bouvier, *Le Poisson-Scorpion*, *op. cit.*, p. 68.

témoigne d'une fragilisation qui se traduit dans le corps même du voyageur. Voyez cet autoportrait :

« J'ai rasé ce matin la barbe que je portais depuis l'Iran : le visage qui se cachait dessous a pratiquement disparu. Il est vide, poncé comme un galet, pour un peu écorné sur les bords. Je n'y perçois justement que cette *usure*, une pointe d'étonnement, une question qu'il me pose avec une politesse hallucinée et dont je ne suis pas certain de saisir le sens. »²³

Humilité du *moi* : accepter d'être « défait » par le voyage, c'est permettre la transformation de sa propre image, – une transformation qui passe, dans un premier temps, par un auto-effacement. Ce travail, comparé à celui de la mer dont le flot passe et repasse sur les galets, laisse forcément des traces, des cicatrices, des blessures, même, s'agissant du corps. Ainsi, dans un paragraphe du *Poisson-Scorpion* intitulé « Le dispensaire », le narrateur note, avec une feinte désinvolture : « Avant-hier comme je mangeais mon pain je me suis aperçu que c'était lui qui me mangeait la bouche. Le sang cognait dans les gencives enflées en dessinant la bordure de chaque dent... »²⁴

La maladie, dont Adrien Pasquali a fort bien parlé dans son livre sur Bouvier²⁵, n'a pas du tout, ici, le même statut que dans d'autres récits de voyage en Orient. Que ce soit chez Chateaubriand ou chez Lamartine, qui sont tous deux victimes d'une très forte fièvre pendant leur périple, l'un en Grèce, l'autre en Bulgarie²⁶, un tel épisode contribue à « héroïser » le *moi*, conformément à la poétique romantique qui fait du voyageur un véritable personnage de son propre récit. Or, chez Bouvier, l'usure du corps est cela même qui donne sens au voyage, et par extension à la vie. Il s'agit donc moins, pour le voyageur suisse, de montrer qu'il a victorieusement surmonté une épreuve, que de repousser toujours plus loin, à travers l'« usage du monde », ses propres limites.

Le déplacement, chez lui, va de pair avec l'idée de *risque*, chez un sujet qui doit être prêt à renoncer à son *intégrité*, physique et intellectuelle. Car à l'effritement du corps en mouvement correspond l'ébranlement des certitudes. La critique de l'ethnocentrisme, aujourd'hui devenue banale, ne l'était sans doute pas encore dans les années 50 et 60 du xx^e siècle, à une

²³ *Ibid.*, p. 40 ; je souligne.

²⁴ *Ibid.*, p. 37. Ou encore, dans le poème intitulé « Le printemps kurde » : « L'averse m'a rincé le cœur / elle l'a tordu comme une éponge / alors le seul fait d'être au monde / remplissait l'horizon jusqu'aux bords » (*Le Dehors et le dedans*, *op. cit.*, p. 23).

²⁵ Adrien Pasquali, *Nicolas Bouvier. Un galet dans le torrent du monde*, Genève, Zoé, 1996, p. 115 et suiv.

²⁶ François-René de Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, in *Œuvres romanesques et voyages*, éd. Maurice Regard, Paris, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1969, t. II, p. 896 ; Alphonse de Lamartine, *Voyage en Orient*, éd. Sarga Moussa, Paris, Champion, 2000, p. 587.

époque où la décolonisation n'était pas encore achevée. On la trouve à plusieurs reprises, dans *L'Usage du monde*, notamment dans l'extraordinaire épisode de Tabriz, en Iran, où les deux amis sont obligés de séjourner plusieurs mois en attendant la fin de l'hiver. Le temps est comme suspendu, – et c'est cela même qui permet un point de vue de *l'intérieur*, donc une connaissance plus approfondie d'un Orient échappant habituellement aux simples touristes. Rapportant la parole d'un vieil habitant, le narrateur apprend aussi, humblement, à se resituer au sein d'un monde différent, avec sa géographie propre :

« Voyez-vous... la ville n'est ni turque, ni russe, ni persane... elle est un peu tout cela, bien sûr, mais au fond d'elle-même elle est centre-asiatique. Notre dialecte turc, difficile pour un Stambouli, se parle pratiquement jusqu'au Turkestan chinois. Vers l'ouest, Tabriz est le dernier bastion de l'Asie centrale, et quand les vieux lapidaires du Bazar parlent de Samarkand où ils allaient autrefois chercher leurs pierres, il faut voir de quelle oreille on les écoute... L'Asie centrale, dit-il encore, cette chose à laquelle, après la chute de Byzance, vos historiens européens n'ont plus rien compris. »²⁷

Cette critique de l'ethnocentrisme, significativement reprise à son compte par le narrateur, culmine à la fin du récit, à propos du musée de Kaboul, où les trouvailles des archéologues français voisinent avec des objets exotiques en tout genre, sans hiérarchie particulière, ce qui, précisément, ravit le narrateur :

« Une pincée d'afghano-centrisme était la bienvenue après vingt-quatre ans de cette Europe qui nous fait étudier les Croisés sans nous parler des Mamelouks, trouver le Pêché Originel dans des mythologies où il n'a rien à faire, et nous intéresser à l'Inde dès le moment où quelques courageux coquins venus de l'Ouest ont mis la main dessus. »²⁸

Le voyage à la manière de Bouvier se veut évidemment un antidote à cet eurocentrisme à la fois déformant et arrogant. Pas la moindre ambition « civilisatrice » chez le voyageur genevois, – mais aussi, inversement, aucune gêne à stigmatiser tel ou tel défaut chez autrui. Ses récits de voyage sont remplis de portraits parodiques qui n'ont rien à voir avec des clichés racistes ou ethnocentriques. Ainsi le douanier auquel le narrateur du *Poisson-Scorpion* consacre tout un chapitre est-il une véritable allégorie de la vanité. Personnage incontournable placé à l'entrée de l'île, il est gros, envahissant et

²⁷ N. Bouvier, *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 120.

²⁸ *Ibid.*, p. 333.

imbu de lui-même²⁹. Cet empêcheur de circuler librement est tout aussi ridicule que les compatriotes helvétiques du voyageur, auxquels le narrateur de *L'Usage du monde* feignait de donner raison pour mieux révéler leur étroitesse d'esprit :

« À mon retour il s'était trouvé beaucoup de gens qui n'étaient pas partis, pour me dire qu'avec un peu de fantaisie et de concentration ils voyageaient tout aussi bien sans lever le cul de leur chaise. Je les crois volontiers. Ce sont des forts. Pas moi. J'ai trop besoin de cet appoint concret qu'est le déplacement dans l'espace. »³⁰

Du reste, cette bonne société genevoise que le narrateur évoque ici à mots couverts, et dont il est lui-même issu, avait bien des raisons de se sentir visée : face à ces « assis », à ce milieu de nantis convaincus de leur propre supériorité (celle que donne l'aisance et l'éducation), le nomadisme persistant de Bouvier, dont toute l'œuvre est consacrée à la célébration du voyage, n'est-il pas l'indice d'un manque, donc une forme de désaveu d'une certaine Suisse repliée sur elle-même ?

Mais au-delà de cette critique renvoyant à sa propre patrie, il y a aussi, chez Bouvier, la mise en cause d'une conception facile du dépaysement, comme s'il suffisait, à l'instar du héros de Huysmans, dans *À Rebours*, de se transporter imaginairement dans l'ailleurs pour être confronté à une véritable expérience de l'altérité. L'« usage du monde » se veut une philosophie pratique reposant sur un véritable *décentrement* intellectuel. Revenons un instant, à ce propos, sur une formule du *Poisson-Scorpion*, où Bouvier écrivait : « On ne voyage pas pour se garnir d'exotisme et d'anecdotes comme un sapin de Noël... »³¹ Il y a là, sous l'apparente légèreté, une véritable poétique du voyage et du récit de voyage, laquelle vise, *a priori*, celui qu'un cliché nomme un peu facilement l'« idiot du voyage »³², – entendons le touriste moderne, grégaire, ignorant, et dont le regard qu'il porte sur le monde ne peut qu'être superficiel.

Cette critique va plus loin encore. Elle congédie d'abord, à travers le motif du « sapin de Noël », l'une des références majeures de la civilisation européenne, rythmée, aujourd'hui encore, par les fêtes chrétiennes, – des fêtes par ailleurs largement laïcisées et parfois « récupérées » à des fins commerciales. Aux décorations clinquantes suspendues au sapin de Noël, à la débauche de cadeaux censés célébrer la naissance du Christ, Bouvier oppose à la fois une volonté de dépouillement et une reconnaissance de la condition charnelle de l'homme : on voyage « pour que la route vous plume, vous

²⁹ N. Bouvier, *Le Poisson-Scorpion*, *op. cit.*, p. 14 et suiv.

³⁰ N. Bouvier, *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 10.

³¹ N. Bouvier, *Le Poisson-Scorpion*, *op. cit.*, p. 40.

³² Voir Jean-Didier Urbain, *L'Idiot du voyage*, Paris, Plon, 1991.

rinçer, vous essorez, vous rendez comme ces serviettes élimées par les lessives qu'on vous tend avec un éclat de savon dans les bordels »³³. L'immoralité n'est pas forcément là où l'on croit...

Ce style, ces images, n'appartiennent qu'à Bouvier. Mais la mise en cause d'une conception galvaudée de l'exotisme est évidemment plus ancienne. On la trouve, énoncée de manière programmatique, chez Segalen, au début du xx^e siècle. Son *Essai sur l'exotisme*, publié seulement en 1978, mais dont les notes datent des années 1908-1909, congédie de manière radicale toute une lignée d'écrivains-voyageurs culminant avec Loti, et qu'il nomme les « Proxénètes de la Sensation du Divers »³⁴. Segalen leur reproche essentiellement de passer leur temps à se dire eux-mêmes tout en prétendant parler d'autrui. Si l'on admet cette critique, le malentendu (ou le mensonge) est colossal. Constituée de clichés ethnologiques et de paysages de carte postale (« peaux noires et soleil jaune »)³⁵, cette littérature manquerait totalement son objet, pire, elle le trahirait en projetant éternellement le même sur l'autre.

À la même époque, on trouve dans les lettres de Chine que Segalen envoie à sa femme des préoccupations esthétiques similaires, comme lorsqu'il parle d'*Antistrophes* (premier titre de *Briques et tuiles*), qui serait, écrit-il, « dans la note d'exotisme impersonnel voulue »³⁶. Segalen ne renonce pas pour autant au subjectivisme, mais il insiste sur la nécessité de sentir et de concevoir ce qui est irréductiblement autre, – démarche qui implique, de la part du sujet, une sorte de passage de l'autre côté du miroir, une capacité « empathique » de se mettre dans la peau de l'autre, de lui donner la parole, comme il a tenté de le faire en employant un vocabulaire nouveau dans *Les Immémoriaux*³⁷. Bouvier n'a pas pu lire *L'Essai sur l'exotisme* à l'époque de son voyage, ni pendant la rédaction de *L'Usage du monde*. Il est peu probable qu'il en ait pris connaissance avant de publier *Le Poisson-Scorpion*. Mais tout se passe comme s'il cherchait, dans ses propres récits de voyage, à illustrer ce programme d'un retour à une notion épurée de l'exotisme (« le dépouiller de tous ses oripeaux », écrivait Segalen)³⁸.

III. Altérité fondatrice

³³ N. Bouvier, *Le Poisson-Scorpion*, op. cit., p. 40.

³⁴ Victor Segalen, *Essai sur l'exotisme*, Montpellier, Fata Morgana, 1978, p. 34.

³⁵ *Ibid.*, p. 22.

³⁶ Victor Segalen, *Lettres de Chine* (1967), Paris, rééd. 10/18, 1993, p. 102.

³⁷ Voir notamment, à ce sujet, la contribution de Wolfgang Geiger, « L'exotisme comme moyen de transfert esthétique dans *Les Immémoriaux* de Victor Segalen », in *L'Exotisme*, actes du colloque de La Réunion réunis par Alain Buisine et Norbert Dodille, Paris, Didier, 1988, p. 319-329.

³⁸ V. Segalen, *Essai sur l'exotisme*, op. cit., p. 22 ; je souligne.

« Devenir reflet, écho, courant d'air, invité muet au petit bout de la table avant de piper mot », écrit Bouvier dans *Le Poisson-Scorpion*³⁹. Cette leçon d'humilité, qui peut aller jusqu'au fantasme de disparition, n'est pas un suicide rêvé, me semble-t-il, mais plutôt une façon de refonder le sujet dans son rapport à l'autre. Bouvier, comme, du reste, la plupart de ses prédécesseurs, cherche à *faire voir* le monde. Il se veut, à l'instar d'Hérodote, un *témoin* privilégié de son temps⁴⁰. Mais ce témoin n'est ni distant, ni neutre. C'est une sorte d'« observateur participant », pour employer une expression bien connue des anthropologues. L'altérité est pour lui une véritable tentation, à la fois *moteur* et *matière* du voyage.

Le voyageur impénitent qu'est Bouvier devait fatalement s'intéresser aux Tsiganes, qui incarnent tout à la fois son propre besoin de déplacement et une altérité séduisante. Il en rencontre dès son arrivée en Serbie et, tel Bartok sur les routes de Hongrie, il décide d'enregistrer leur musique. « En un après-midi on est ensorcelé », note-t-il⁴¹. Il y a chez ce peuple musicien, dont Bouvier connaît très bien l'origine orientale, une force de séduction, une captation, même, à laquelle il est tout prêt à céder. Les communautés tsiganes révèlent alors un univers fascinant, extraordinairement divers, presque onirique, comme lorsque les deux amis s'installent provisoirement dans le village de Bogoiévo, sur la route de Belgrade à Budapest. Voici comment le narrateur de *L'Usage du monde* rapporte ce moment, dans une admirable prose poétique dont le rythme et les assonances tentent de reproduire la musique qu'il entend :

« Nous écoutions. Pendant que Janos disparaissait avec ses volailles plumées et que les Tsiganes scandaient sa fuite sur leurs crin crins avec une turbulence de gosses, un vieux monde sortait de l'ombre. Nocturne et rustique. Rouge et bleu. Plein d'animaux succulents et sagaces. Monde de luzerne, de neige et de cabanes disjointes où le rabbin en caftan, le Tzigane en loques et le pope à barbe fourchue se soufflaient leurs histoires autour du samovar. Un monde dont ils changeaient l'éclairage avec désinvolture, passant sans crier gare d'une gaîté de truands à des coups d'archet déchirants... »⁴²

Bouvier est ravi par la « sauvagerie » de ces Bohémiens dont il sait fort bien, par ailleurs, qu'il leur arrive de chaparder (« Ils empruntent leur musique, comme tant d'autres choses, et la musique est sans doute la seule qu'ils restituent après l'avoir empruntée »)⁴³, mais qui constituent pour lui

³⁹ *Op. cit.*, p. 40.

⁴⁰ Sur cette question, voir François Hartog, *Le Miroir d'Hérodote*, Paris, Gallimard, 1980.

⁴¹ N. Bouvier, *L'Usage du monde*, *op. cit.*, p. 34.

⁴² *Ibid.*, p. 39.

⁴³ *Ibid.*, p. 37.

une source d'émerveillement constant au cours de son voyage. Ainsi à Chiraz, en Iran, telle jeune servante tzigane observée à la dérobée, de nuit, en tenue légère, offre-t-elle une « provision de grâce »⁴⁴. Ou encore ce musicien nomade qui, à Quetta, au Pakistan, chante en s'accompagnant de l'harmonium des chansons qui rappellent immanquablement celles que le voyageur a entendues en Bosnie : « Nous retrouvons l'odeur des piments rouges, les tables sous les platanes de Mostar ou de Sarajevo, et les tziganes de l'orchestre dans leurs complets limés, tirant sur leurs instruments comme s'il fallait de toute urgence délivrer le monde d'un poids intolérable. »⁴⁵

Ces nomades, dans *L'Usage du monde*, sont incontestablement une force entraînante, une métaphore du voyage et de la liberté dans laquelle l'écrivain-voyageur se projette tout en revendiquant son propre désir d'altérité. On voit bien, du même coup, que tout en donnant la parole à l'autre, en faisant entendre sa *voix* propre, Bouvier ne disparaît pas complètement. On peut même dire, d'une certaine façon, qu'il se constitue à travers les personnages qu'il met en scène dans ses récits de voyage.

La dernière étape de *L'Usage du monde*, avant la traversée du Khyber Pass, est l'arrivée à Kaboul. Croyant être parvenu au bout du monde, le voyageur « vient au contraire d'en atteindre le centre », écrit Bouvier⁴⁶. Et de citer les *Mémoires* de l'empereur Zahir-ol-Din Bâbour, fondateur de la dynastie mogole en Inde, lequel, au tout début du XVI^e siècle, représentait la capitale afghane comme un véritable nœud commercial entre l'Hindoustan et le Khorassan. L'image qu'il en donne est celle d'un paradis terrestre :

« Les fruits à Kaboul même et dans les villages environnants sont les raisins, les grenades, les abricots, les pommes, les coings, les poires, les pêches, les prunes, les amandes ; les noix y abondent. Les vins y sont très capiteux... Le climat de Kaboul est délicieux et il n'existe pas de pays au monde sous ce rapport qui puisse lui être comparé. »⁴⁷

À travers l'histoire de cet empereur, Bouvier raconte peut-être, de manière fantasmatique, celle de son propre voyage. Âgé lui aussi d'une vingtaine d'années lorsqu'il parvient dans le Kaboulistan, Bâbour, prince lettré et jouisseur, constitue une projection idéalisée du narrateur lui-même, qui l'imagine « installé sous un pommier ou sur le toit plat d'un pigeonnier, à fumer le haschish en attendant la nuit, à échanger devinettes et épigrammes avec les plus dégourdis de ses compagnons »⁴⁸. Avec son goût pour l'alcool (il s'adonnait à « des beuveries où il payait si *bravement* de sa

⁴⁴ *Ibid.*, p. 244.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 313.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 329.

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ *Ibid.*, p. 330.

personne »)⁴⁹, Bâbour incarne un Islam épicurien, proche de celui de Hâfiz, et surtout le rêve d'une vie plus libre, différente, par exemple, de celle que la morale calviniste autorise...

« C'est un brevet pour une ville d'envoûter ainsi un homme de cette qualité. Jusqu'à la déraison », conclut le narrateur⁵⁰. Kaboul comme anti-Genève, Kaboul comme ville-femme, aimée à la folie : Bâbour, obligé de la quitter pour continuer ses conquêtes, en avait l' « ennui » : il s'y fit enterrer, « dans un jardin à l'ouest du Bazar, à l'ombre des platanes gigantesques »⁵¹. Il y a, dans cette évocation par Bouvier d'un amour absolu pour une terre étrangère, quelque chose de très profond, et, sans doute, d'assez moderne, du moins par rapport à certains voyageurs en Orient du siècle précédent, en quête des origines grecques et judéo-chrétiennes de la civilisation européenne. Si Bouvier est mort en Suisse, il n'a cessé de quitter son pays pour voyager, le plus souvent dans un Orient qui le séduisait dans son altérité même. Du voyage comme déplacement ontologique, comme quête d'une patrie intérieure : Bouvier, à coup sûr, est plus proche de Nerval que de Chateaubriand.

On voit que l'entreprise de décentrement à laquelle se livre Bouvier n'est pas seulement spatio-temporelle. *Le Poisson-Scorpion*, qui constitue à bien des égards le récit exemplaire d'une expérience des limites, illustre ainsi la fascination que le monde des insectes exerce sur le voyageur. Le narrateur assiste, une nuit, à l'envol de millions de termites dévorés, dès qu'ils perdent leurs ailes et s'accouplent, par des bataillons de fourmis impitoyables. La vie et la mort se mêlent inextricablement dans une frénésie hallucinée où chaque créature obéit de manière *active* à sa propre détermination, comme le stoïcien *voulant* ce qui doit être :

« D'un côté comme de l'autre ni fuyard ni poltron, seulement des morts et des survivants tellement pressés d'en découdre qu'ils en oubliaient le feu de ma lanterne et de mordre mes gigantesques pieds nus. Si nous mettions tant de cœur à nos affaires elles aboutiraient plus souvent », ose écrire le narrateur⁵².

La conclusion de ce récit de carnage n'est pourtant pas à comprendre comme une apologie darwinienne de la loi du plus fort. Non, c'est plutôt, à travers la contemplation d'êtres vivants minuscules, une nouvelle leçon d'humilité que tire le spectateur, comprenant qu'il appartient au même monde que celui des insectes, et que tout comme eux, s'il veut vivre, il doit en *payer* le prix, c'est-à-dire accepter le double risque de quitter le cocon

⁴⁹ *Ibid.* ; je souligne l'adverbe indiquant sans ambiguïté une prise de position du narrateur.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 331.

⁵¹ *Ibid.*

⁵² *Ibid.*, p. 72.

familial (se confronter aux autres) et de se métamorphoser (devenir autre). La termitière, dont il disait au début de ce chapitre qu'il sentait « dans [s]es os » qu'elle allait faire sauter le ciment de la cour pour « lâcher son vol nuptial »⁵³, est devenue une métaphore d'un *moi* déchiré, ou, si l'on préfère une formulation plus optimiste, la révélation du sens que le voyageur cherchait à sa propre présence dans l'île :

« Personne en tout cas, dans ces catacombes d'argile, ne choisit son destin. Ai-je vraiment choisi le mien ? Est-ce de mon propre gré que je suis resté là des heures durant, accroupi, hors d'échelle, à regarder ces massacres en y cherchant un signe ? »⁵⁴

L'Orient de Bouvier, on le voit, est bien différent de celui de ses prédécesseurs. Itinéraire atypique, d'abord : par son refus de s'attarder dans les grandes capitales (Istanbul n'est évoqué qu'en quelques pages dans *L'Usage du monde*), mais aussi, à l'inverse, par sa volonté de rester longuement dans des lieux peu fréquentés (Tabriz), le voyageur genevois rompt très nettement avec le « grand tour » méditerranéen du XIX^e siècle, et même avec celui des voyageurs en Orient de l'âge classique qui avaient servi de source aux *Lettres persanes* de Montesquieu.

Rupture également dans la manière de voyager, à travers un engagement à la fois physique et intellectuel. Alors que La Fontaine, dans une Fable célèbre (IX, 2), mettait en scène deux pigeons pour illustrer le bonheur de la vie sédentaire (l'un deux, « assez fou pour entreprendre / Un voyage en lointain pays », en revient déplumé et boîteux, donnant ainsi raison à son compagnon resté au logis), Bouvier, qui dit avoir perdu à la fois ses dents et, en partie, l'usage de ses jambes pendant ses voyages⁵⁵, assume, et recherche même une certaine *altération* de soi-même (on se déplace « pour que la route vous plume »).

Mais cette mise en danger de soi n'a rien d'une obstination morbide. On doit plutôt lire, à travers cette volontaire épure, la quête d'une sagesse qui n'est sans doute pas totalement étrangère au bouddhisme, – une philosophie dont Bouvier a pu s'imprégner lors de sa traversée de l'Inde⁵⁶, et en laquelle il aura sans doute trouvé une alternative à la conception traditionnelle du sujet

⁵³ *Ibid.*, p. 70.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 72.

⁵⁵ N. Bouvier, *Routes et déroutes*, *op. cit.*, p. 79.

⁵⁶ Voir le poème « Hira-Mandi », daté de Lahore, 1954-1982, dans *Le Dehors et le dedans* : « Trois hommes vêtus de cuir / [...] / en route vers l'Inde gangétique / pour accrocher leur moulin à prières / aux branches du figuier du Bouddha / [...] / J'ai moi aussi rendez-vous avec un arbre » (*op. cit.*, p. 24-25).

en vigueur en Occident. Chez ce grand écrivain-voyageur du xx^e siècle, c'est ainsi l'altérité orientale elle-même qui devient miroir du *moi*.

Sarga MOUSSA (CNRS, UMR LIRE)

Article paru dans *Seuils et Traverses 4*, actes du colloque d'Ankara des 2-4 juillet 2003, Emin Özcan dir., Ankara Üniversitesi Basımevi, 2004, p. 164-176.